sang-froid, un tact, une présence d'esprit admirable. Oh! je la connaîtrai. — Heureux coquin, dit l'ami.

Et Charles, se prenant lui-même aux filets qu'il tendait pour les autres, se mit à dire : — Je suis en effet un heureux coquin. — Ah! je saurai qui c'est. — Je suis bien bon de m'occuper ainsi de cette petite Zoé. J'ai, ma foi, bien le temps de me livrer aux vertus de la famille! — Si seulement Robert n'avait pas l'air de me narguer! S'il l'épousait encore! Mais vouloir prendre pour sa maîtresse une femme que moi j'aurais épousée! Au reste, que Zoé s'arrange, je lui ai donné de bons avis, parfaitement désintéressés.

A ce moment, le petit domino noir que Charles prenait pour Zoé passa devant lui paraissant chercher quelqu'un. Un grand domino, avec un ruban vert au poignet, marchait dans l'autre sens; le petit domino lui prit le bras et lui dit : — Ils ne sont pas arrivés, ou ils ne sont pas ici. Conduisez-moi dans la salle.

Charles sentit en lui-même un mouvement désagréable; mais un domino lui ayant dit en passant : — Ta cravate est bien mal mise.

Il se mit à la poursuite de cette nouvelle intrigue. Le grand domino parut surpris et hésitant : — Allons, allons, monsieur de Fousseron, lui dit Clotilde, ne faites pas l'homme très-occupé. N'ayez pas la mauvaise grâce et la fatuité de me faire croire que je vous dérange. Vous étiez parfaitement abandonné quand je vous ai pris le bras, faites-moi faire le tour de la salle, que je trouve *mon infidèle*.

Elle dit ce dernier mot en souriant, et tous deux descendirent dans la salle. — Savez-vous, dit Clotilde, que j'ai bien pensé à votre ami. C'était un beau et noble caractère, et je lui dois des impressions que je ne retrouverai jamais. Ce pauvre Tony!

Le domino frissonna. — Ah! un mouvement d'impatience! Les hommes sont mille fois plus coquets que les femmes; on ne peut, sans les contrarier, leur parler d'un autre, fût-ce même leur meilleur ami. Cependant il faut vous y résigner, car je n'ai absolument rien à vous dire de vous. Attendez, pressons un peu le pas. Je crois avoir vu les rubans orange. — Je me suis trompée, remontons au foyer. Ce que vous m'avez dit de Vatinel m'a bien touchée; il est triste de penser qu'il n'y a qu'un amour malheureux qui ait cette constance, et... Ah! cette fois, les voici.

Clotilde quitta le bras du *domino* et alla trouver un groupe formé d'Arthur et de deux *dominos* qui avaient chacun sur l'épaule un nœud de ruban orange. — Es-tu bien sûr qu'on ne te sait pas ici? dit-elle à Arthur. — Mais c'est à toi, belle veuve, que j'ai à parler.

Le *domino* qu'elle interpellait ainsi hésita et serra le bras d'Arthur.

— Oh! il faut que je te parle, je te permettrai ensuite le tendre tête-à-tête que tu es venue chercher, — mais je ne te le permettrai qu'à ce prix. A ce prix seulement aussi tu peux compter sur ma discrétion. — T'es-tu donc trouvée si mal du mariage, ma belle veuve, — lui dit-elle quand elle l'eut amenée dans un couloir des loges, — que tu veuilles ôter par ta conduite à tout honnête homme la tentation de t'épouser? ou bien encore acceptes-tu la cour d'un homme marié, pour n'avoir que les roses du mariage et en laisser les épines à la pauvre femme abandonnée? — Mon Dieu, madame, dit la veuve, je ne vous connais pas, laissez-moi. — Mon Dieu, je ne t'en veux pas, ne t'effraie pas ainsi; garde cette crainte farouche pour des entreprises plus dangereuses que les miennes. Moi je ne t'en veux pas. Que me fait à moi que tu sois la maîtresse de M. de Sommery! — Madame, je vous en prie... — Arthur de Sommery est le mieux frisé de tous les hommes qui sont ici, et je suis femme comme toi, quoique moins expérimentée, chère veuve, et je comprends qu'on oublie pour lui tous les devoirs et toutes les conventions. Tiens, ton chevalier nous a suivies. — Affirme-lui au moins que je ne t'ai dit que du bien de lui.

Clotilde et la veuve, en effet, furent rejointes par Arthur et Alida.

— Et vous, chère madame Meunier, refuserez-vous de m'accorder un moment d'entretien? Oh! ne me regardez pas ainsi avec la grimace d'une finesse que vous n'avez ni dans les yeux ni dans l'esprit.

La veuve avait parlé bas à Alida, qui répondit : — Je serais désolée de vous faire perdre plus longtemps avec des femmes un temps que vous me paraissez très-capable d'employer beaucoup mieux. — Ah! mais voici ce que tu sais dire. Tu es comme le paon, chère madame Meunier, tu chantes mal et tu as de vilains pieds. Mais laisse-moi te féliciter, chère madame Meunier, du joli métier que tu fais aujourd'hui en conduisant cette veuve innocente.

Est-ce par de semblables actions que tu espères réparer la brèche faite à ta vanité, quand tu as épousé ce beau nom de *Meunier*? Hélas! je ne t'en veux pas non plus pour cela. Tu as fait comme presque toutes les filles qui se marient. Tu t'es prostituée pour de l'argent, comme d'autres, qui valent cependant mieux que toi, se sont prostituées pour un nom. Plus honteusement prostituées, il faut le dire, pour des choses dont on peut se passer, que ces malheureuses si méprisées qui ne cèdent qu'à la faim. Chère madame Meunier, je suis ta servante.

Comme Clotilde se retournait pour les quitter, Arthur porta vivement la main à son masque pour le lui arracher; mais le bras d'Arthur fut saisi par une main robuste qui lui fit craquer les os. — Clotilde saisit le bras du domino aux rubans verts, car c'était lui, et se perdit avec lui dans la foule. — Reconduisez-moi, dit-elle, allons-nous-en, allons-nous-en vite.

A ce moment, Charles les arrêta et glissa un papier dans la main du grand domino. Clotilde continuait à entraîner son cavalier. Comme ils allaient gagner l'escalier, elle vit devant elle un grand domino avec un ruban vert au poignet. Elle demeura interdite, regarda celui qui lui donnait le bras. Ils étaient tout à fait semblables. Tout à coup, elle arrêta le nouveau venu et lui dit à l'oreille : — Au nom du ciel, qui êtes-vous? — Robert Dimeux, répondit le domino. — Et vous donc? dit-elle à son cavalier. — Moi, madame, répondit il d'une voix tremblante d'émotion, je suis Tony Vatinel, le fils du maire de Trouville.

XXXIX.

Clotilde sortit précipitamment de l'Opéra, fit appeler une voiture, et arriva chez elle fort troublée, sans se donner le temps d'aller se déshabiller chez Zoé. — Son mari n'était pas rentré; elle l'avait bien supposé. Mais à peine avait-elle quitté son domino, qu'elle l'entendit rentrer; elle cacha précipitamment son domino et se glissa dans son lit. Il arriva avec Alida. Alida pleurait.

— Qui me procure, à cette heure, le plaisir de recevoir votre visite? — Alida a été insultée au bal de l'Opéra par un domino. Elle en est si chagrine que je n'ai pas voulu qu'elle rentrât chez elle avant de s'être un peu remise. — Tu étais donc au bal de l'Opéra? dit Clotilde à son mari avec l'air du plus naïf étonnement.

Le frère et la sœur échangèrent un regard. — Ce n'est pas elle, disait le regard d'Arthur. — Elle est bien fine, répondait le regard d'Alida. — Je vois avec plaisir, continua Clotilde, que cette fatigue excessive qui nous a obligés de quitter sitôt la maison où nous avons passé la soirée n'a pas eu de suite et ne t'a pas empêché d'accompagner ta sœur au bal... Eh! que vous a donc dit de si affreux ce *petit* domino, ma chère Alida?

Le frère et la sœur échangèrent un nouveau regard, qui cette fois dit : C'est elle. — Une foule d'infamies, dit Alida. — Mais encore? — Elle m'a dit que je recevais mauvaise société, — que mon mari faisait des affaires en juif, etc., etc.

Clotilde ne manifesta aucune surprise, et dit : — Voilà tout? — Mais ce sont de ces choses qu'on peut dire à tout le monde, et que leur banalité empêche d'être blessantes.

Le regard d'Arthur dit à Alida : — Ce n'est pas elle. — Ma foi, — répondit le regard d'Alida, — je n'y comprends rien, et j'ai des doutes.

Mais le regard d'Alida reprit la parole, et fit remarquer à celui d'Arthur que Clotilde n'était pas coiffée pour la nuit. — Clotilde, dit Arthur, vous étiez au bal de l'Opéra; — ne cherchez pas à le nier; je le sais. — Si vous le saviez de façon qu'on ne pût le nier, vous ne vous donneriez pas tant de peine pour me le faire dire.

Alors le regard d'Alida fit voir au regard d'Arthur une manche du domino qui passait par-dessous d'autres vêtements que Clotilde avait jetés dessus. Arthur tira le domino et dit : — Je n'ai plus rien à demander.

Alida se jeta sur le domino et se mit à déranger tous les plis avec une sorte de fureur. — Ah! Arthur, — dit-elle, — tiens, tiens, j'en étais bien sûre, c'était elle. — Et elle montra un nœud orange qu'elle avait au bal détaché de son épaule et attaché précipitamment après le domino de Clotilde pendant que celle-ci se dérobait à leurs regards. Arthur fut un moment muet de surprise et de colère. — Vois-tu, Arthur, dit Alida, — c'était bien elle; j'avais bien reconnu la voix de Clotilde Belfast. — Madame Meunier, dit Clotilde, vous êtes chez madame de Sommery, qui vous rappelle qu'il est temps que vous rentriez chez vous. — Arthur, dit Alida, on me chasse de chez toi. — Ah! dit Arthur, mon père avait bien raison. Voilà ce que j'ai gagné à introduire dans une famille respectable une fille de rien.

Clotilde se leva sur son séant; — elle était pâle; elle ouvrit les lèvres, — mais ce ne fut que dans son cœur qu'elle prononça ces paroles : — Arthur, je n'oublierai jamais ce que vous venez de dire.

XL.

Le lendemain matin, après un bain et quelques heures de sommeil, Robert et Tony Vatinel se trouvaient à déjeuner ensemble. — Je te cherchais, dit Robert, pour vous réunir quand je vous ai vus ensemble, une demi-heure avant le départ de Clotilde. — Le hasard a fait mieux et plus vite que moi. La scène a dû être assez plaisante, car, d'après la question qu'elle m'a faite, tu ne t'étais pas fait reconnaître. T'a-t-elle parlé de toi? Tony raconta à Robert toutes les paroles de Clotilde, jusqu'à la plus insignifiante.

ROBERT. — Je lui avais montré tes lettres, mais je ne savais pas que tu étais parti presque en même temps que la dernière, — et que celle par laquelle je te conseillais de revenir n'arriverait à New-York que longtemps après que tu serais à Paris. — J'en suis fâché pour ma lettre, qui était un morceau de physiologie assez remarquable. — Ta docilité à te costumer comme moi a porté ses fruits. — Le moment est on ne saurait plus favorable pour mettre à exécution le nouveau plan que j'ai conçu pour ta guérison. — D'abord, quelle impression a produit sur toi la vue de Clotilde?

TONY VATINEL. — Je ne l'ai pas vue. — J'ai entendu sa voix; — j'ai senti la pression de son bras; — j'étais séparé d'elle par tout ce masque, à travers lequel mon imagination ne pouvait recomposer son visage. Néanmoins, l'impression a été très-violente.

ROBERT. — Comme je te l'avais écrit, tu seras l'amant de Clotilde, et seulement alors tu cesseras de l'aimer.

TONY VATINEL. — Tu te trompes, je n'aime plus Clotilde, — Clotilde qui s'est jetée volontairement aux bras d'un autre, — Clotilde honteusement souillée; et voilà pourquoi je suis revenu. Mais j'ai au cœur une blessure dont je mourrai. Je veux la voir, mais non pas pour renouer un lien rompu, non pour chercher dans son cœur une route tracée déjà par un autre. — Mais quand je l'aurai vue — dans sa maison, — dans son ménage; — quand je serai bien sûr que c'est elle, — quand je l'aurai entendu appeler madame de Sommery, — quand je l'aurai ainsi appelée moi-même, et quand elle aura répondu à ce nom, — quand je l'aurai vue avec son mari, — alors je serai bien et parfaitement guéri. — Dans la position de Clotilde, — elle ne peut prononcer une parole, faire un geste, — qu'elle ne m'inspire du mépris et du dégoût. — Je veux la voir; — tu me conduiras chez elle.

ROBERT. — Allons, allons, tu es bien libre de te figurer que c'est pour cela que tu demandes à la revoir. — Tu y viendras vendredi.

TONY VATINEL. — C'est après-demain...

ROBERT. — C'est long, — n'est-ce pas? — Tu es si pressé de ne plus l'aimer!

XLI.

Un jeune homme, prétendant avoir à parler à Robert Dimeux d'une affaire importante, fut introduit auprès des deux amis. Il venait, de la part de M. Charles Raynold, pour savoir la réponse de M. Dimeux à une lettre que M. Reynold lui avait remise en mains propres. L'air solennel du jeune homme étonna Dimeux. — Du reste, il ne se rappelait pas avoir reçu une lettre de Charles. — Il vous l'a remise lui-même. — Je me rappelle encore moins cette circonstance. — Attends un peu, dit Tony Vatinel; cette nuit, au bal de l'Opéra, on m'a remis un billet qui à coup sûr n'est pas pour moi, et que j'attribue au costume que tu m'avais fait prendre, et qui peut bien avoir trompé deux personnes. Voici le billet. Il était écrit au crayon, — et contenait ce peu de paroles : « Vous êtes un lâche et un traître; je ne puis souffrir que vous perdiez Zoé. Il faut que nous nous battions; — j'enverrai demain matin savoir quelle est votre heure et quelles sont vos armes.

» CHARLES REYNOLD. »

— C'est précisément pour cela que je viens, monsieur, dit l'étranger. — Eh bien! monsieur, faites-moi le plaisir de dire à Charles...

A ce moment Charles entra... Mais il faut prendre les choses d'un peu plus plus haut.

XLII.

Charles ne s'était pas couché. Il avait attendu dix heures, et était allé chez Zoé. Il lui trouva l'air fatigué et abattu.

CHARLES. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi, Zoé?

ZOÉ. — Non.

CHARLES. — Je le crois bien.

ZOÉ. — Qui te rend si savant?

CHARLES. — On sait ce qu'on sait.

ZOÉ. — Mais toi-même, tu as un air plus que singulier. — Un habit boutonné jusqu'au col, — l'air sévère, la voix brève. — Qu'est-ce que tu as?

CHARLES. — Cela ne regarde pas les femmes.

ZOÉ. — Je ne suis pas une femme, je suis ta cousine et ton amie. — Tes paroles sont graves, ta voix solennelle, ton maintien digne; — cela n'est pas naturel...

CHARLES. — C'est bien. — Mais je veux te donner quelques conseils. — Zoé, ma cousine, tu te perds.

ZOÉ. — Et toi, Charles, mon cousin, tu perds la tête. Est-ce pour me dire de semblables sornettes que tu prends un visage si grave et si terrible, un regard si fixe et des airs de tête si majestueux? Si tu savais à quoi j'ai passé la nuit...

CHARLES. — Je le sais.

ZOÉ. — J'espère bien que non; — j'en serais trop honteuse.

CHARLES. — Alors, ne te prive pas de la honte, car je sais tout.

ZOÉ. — Qu'as-tu été faire au bal de l'Opéra? — Est-ce pour y voir Alida? — Tu es donc décidément bien amoureux d'elle?

CHARLES. — Il ne s'agit pas de ma conduite, mais de la tienne; Zoé, vois-tu, un garçon peut user de sa liberté, parce qu'il est responsable de ses actions. Mais une fille, c'est bien différent.

ZOÉ. — Mais de quoi veux-tu parler, Charles? Tu commences à me faire peur.

CHARLES. — Zoé, tu te rappelleras toujours Charles Reynold, n'est-ce pas?

ZOÉ. — Mais, mon cousin, tu n'es pas encore à l'état de souvenir.

CHARLES. — Ton cousin, qui t'aimait comme frère.

ZOÉ. — Mais...

CHARLES. — Qui aurait voulu te voir heureuse.

ZOÉ. — Ah çà...

CHARLES. — Qui a toujours été le meilleur de tes amis.

ZOÉ. — Certainement, mais...

CHARLES. — Jusqu'au dernier moment.

ZOÉ. — Nous n'en sommes pas là.

CHARLES. — Tu penseras quelquefois à lui, et tu le regretteras.

ZOÉ. — Est-ce que tu t'en vas? — Où vas-tu?

CHARLES. Peut-être bien loin.

ZOÉ. — Ce ne peut pas être assez loin pour justifier de pareils adieux et de semblables attendrissements.

CHARLES. — .....

. . . . *Pauperum tabernas regumque turres.*

ZOÉ. Ce c'est pas la peine de parler latin, je ne te comprenais déjà pas auparavant.

CHARLES. — Tu consoleras ma mère.

ZOÉ. — Voyons, Charles, réponds-moi. — Qu'est-ce que tout cela veut dire?

CHARLES. — Et peut-être, — que dis-je! — sans doute tes vœux sont contre moi.

ZOÉ. — Quels vœux?

CHARLES. — On n'a qu'à se rappeler Sabine et Chimène.

ZOÉ. — Ah! c'est de la tragédie.

Je suis Romaine, hélas! puisque Horace est Romain.

CHARLES. — Tu vois, tu es pour l'amant contre le frère.

ZOÉ. — Moi, je récite; — je suis prête à dire le contraire.

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

CHARLES. — Ah! Zoé, me dis-tu cela sérieusement?

ZOÉ. — Voyons, Charles, — qu'est-ce qui t'arrive? — Est-ce que tu vas te battre?

CHARLES. — Eh bien! oui; — je voulais te le cacher, mais, puisque tu l'as deviné...

ZOÉ. — Comment? avec qui? pourquoi? Mais tu es fou...

CHARLES. — Comment? Cela se décide en ce moment même. — Avec qui? Avec Robert Dimeux.

ZOÉ. — Avec M. Robert? — Charles, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

CHARLES. — Rien n'est plus vrai.

ZOÉ. — Quelque querelle ridicule — pour quelque femme.

CHARLES. — Tu l'as dit.

ZOÉ. — Ah! j'avais donc un pressentiment quand j'ai passé toute cette nuit à pleurer. — Mais cela ne sera pas. M. Dimeux est un homme raisonnable.

CHARLES. — Quoi! tu veux me faire croire que tu es allée au bal pour pleurer.

ZOÉ. — J'ai quitté à minuit. — Il reste bien assez de temps pour pleurer jusqu'au jour.

CHARLES. — Je te parle du bal de l'Opéra.

ZOÉ. — C'est à cause du bal de l'Opéra que j'ai pleuré.

CHARLES. — On t'avait peut-être forcée d'y aller?

ZOÉ. — Personne ne m'en a seulement parlé. — Et pour quelle femme encore est-ce que tu te bats? Je voudrais que tu fusses tué.

CHARLES. — Merci.

ZOÉ. — D'abord, on ne se bat que pour des femmmes qui ne le méritent pas. — Une honnête femme ne sert jamais de prétexte à de semblables choses.

CHARLES. — Tu es bien sévère pour toi-même.

ZOÉ. — Comment, pour moi-même.

CHARLES. — Je me bats avec Dimeux parce que tu es allée avec lui au bal de l'Op...

ZOÉ. — Avec Dimeux! — au bal! — moi!

CHARLES. — Oui.

ZOÉ. — Je ne suis jamais allée nulle part avec M. Dimeux, et jamais de ma vie je n'ai vu le bal de l'Opéra. Voilà de jolies choses.

CHARLES. — Allons donc, je vous ai vus sortir d'ici tous les deux, et je vous ai suivis jusqu'à l'Opéra, — et j'ai parlé à Dimeux, qui n'a pas pu le nier, — et tu lui donnais encore le bras quand je lui ai donné ma provocation.

ZOÉ. — Mais non, — mais non; — c'est Clotilde qui s'est habillée ici. — Moi, j'ai passé la nuit à pleurer de ce que tu allais à ce bal, — de ce que tu ne m'aimes plus, de ce que tu aimes Alida.

CHARLES. — Comment, ce n'était pas toi?

ZOÉ. — Non, non, — mille fois non! — mais tu ne te battras pas, — je ne le veux pas; — c'est impossible; — et pour moi...

CHARLES. — Oui, pour toi, — et aussi pour moi; — pour ton honneur et aussi pour ma jalousie; et puis ton honneur me semble toujours être le mien.

ZOÉ. — Ta jalousie? — Tu es jaloux, — jaloux, — jaloux de moi! — Mais tu m'aimes donc, Charles?

CHARLES. — J'en meurs de désespoir.

ZOÉ. — Et moi, si tu savais, — je ne fais plus que pleurer, — car je t'aime aussi. — Ah! j'ai bien expié ma folie et mes idées romanesques. J'ai été bien malheureuse de te voir parler à d'autres femmes. — Tu n'aimes donc pas Alida?

CHARLES. — Je n'ai jamais pensé à Alida.

ZOÉ. — Quel bonheur! — Mais ce duel, — cet horrible duel?

CHARLES. — Ah! puisque tu m'aimes, je serai vainqueur. — Dis-moi seulement encore une fois :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

ZOÉ. — Ne plaisantons pas. — Mais puisque ce n'était pas moi, — pourquoi te battrais-tu, alors?

CHARLES. — C'est bien un peu mon idée; mais c'est que mon billet n'était pas très-mesuré, — et c'est Dimeux à son tour qui me demandera raison.

ZOÉ. — Raconte-lui ton erreur. — Il t'excusera.

CHARLES. — Mais je ne veux pas que l'on m'excuse.

ZOÉ. — Alors, tu te battras?

CHARLES. — Je n'en sais rien.

ZOÉ. — Ecoute, Charles, si tu n'arranges pas cette affaire-là autrement, je croirai que tu m'as trompée, parce qu'après votre explication il n'y a aucun prétexte pour que tu te battes; je croirai que tu m'as trompée, et que c'est pour Alida, — et peut-être pour pis encore que tu te bats.

Alida arriva tard chez madame de Sommery, et son entrée produisit une sorte d'effet dans le salon.

CHARLES. — Ecoute, je vais aller chez Dimeux; — je vais lui raconter mon erreur; — puis, je lui dirai : — Je ne suis plus offensé, mais, si vous croyez l'être par mon épître, je suis prêt à vous en rendre raison.

ZOÉ. — Et il te dira qu'il n'est pas offensé non plus.

CHARLES. — Peut-être.

ZOÉ. — Va, et reviens bien vite; — je ne vis pas en attendant. Ecoute un peu. Quoi qu'il arrive, tu viendras me rendre réponse.

CHARLES. — Oui.

ZOÉ. — Donne-m'en ta parole d'honneur.

CHARLES. — Ma parole d'honneur!

XLIII.

C'est alors que Charles entra chez Robert et lui dit : — Mon cher Robert, tout est expliqué, je ne suis plus offensé. — Mais, si vous l'êtes par ma démarche ou par ma lettre, je suis prêt à vous faire des excuses ou à vous en rendre raison. — Mon cher Reynold, répondit Dimeux, je ne vous en veux nullement. — Permettez-moi, au contraire, de vous féliciter de votre air parfaitement majestueux. Je ne veux de vous ni excuses ni coups d'épée.

Charles sortit avec son héraut.

XLIV. — A monsieur Dimeux de Fousseron.

M. et madame Frédéric Reynold ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Zoé Reynold, leur fille, avec M. Charles Reynold, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le..., en l'église Saint-Vincent-de-Paul, leur paroisse.

Paris.

XLV. — A monsieur Robert Dimeux de Fousseron.

M. et madame Emile Reynold ont l'honneur de vous faire part du mariage de M. Charles Reynold, leur fils, avec mademoiselle Zoé Reynold.

Paris.

SECONDE PARTIE.

I.

Arthur fit à Tony Vatinel un accueil convenable quoiqu'un peu froid. Tony, tout le temps de la soirée, se tint dans un coin du salon, et il n'aurait pas fait autre chose que regarder Clotilde si Robert n'était venu de temps en temps échanger quelques paroles avec lui. Il y avait heureusement d'ailleurs assez de monde pour que la préoccupation de Tony ne fût pas remarquée. Clotilde était changée, ses traits avaient perdu ce calme, cette indécision du visage de la jeune fille. Cependant elle était charmante autrement, sans qu'on pût dire qu'elle le fût moins ou plus qu'autrefois. Ses formes développées, sa démarche plus assurée, sa voix, son sourire, ses gestes, tout avait subi des modifications que Tony étudiait avec le plus vif intérêt. Il la comparait avec la Clotilde d'autrefois, et il avait besoin de se répéter : — C'est bien elle, c'est bien la même. Sous certains aspects, éclairée de certaines façons, il ne la retrouvait pas; mais elle garda quelques instants une attitude qui lui était familière autrefois, et Tony alors ne vit plus en elle aucun changement. Il la voyait de profil, le cou penché en avant; — les longues boucles de ses cheveux, qui pendaient un peu détachées du côté opposé à celui de Vatinel, formaient un fond sur lequel se découpait nettement son profil ravissant. Quand elle releva la tête et rejeta un peu ses cheveux en arrière, il sembla à Tony que c'était un fantôme qui s'évanouissait. Il ne revit plus Clotilde que dans ses pieds et dans la couleur de ses cheveux. Il épiait le moment où un nouveau changement de position la ferait reparaître à ses yeux. Il l'avait saluée en entrant, mais il n'avait pas cherché l'occasion de causer avec elle; occasion que, du reste, elle n'avait nullement paru lui offrir. Leur conversation, sans se connaître, au bal de l'Opéra, les embarrassait également. D'où fallait-il reprendre? De leurs adieux au Havre, au moment où Tony y avait conduit Arthur et Clotilde pour les faire embarquer. Tony avait alors renoncé à Cotilde, qui le lui avait demandé au nom de son bonheur à elle. Où fallait-il reprendre de cette conversation de l'Opéra qui avait appris à Vatinel que Clotilde l'avait réellement aimé, et que peut-être elle l'aimait encore? C'était à Clotilde à décider ce point. Alida ne vint pas ce jour-là chez son frère; elle était extrêmement irritée de la scène du bal, quoique la dernière et la plus profonde blessure eût été pour Clotilde. En regardant sa femme, Arthur de Sommery s'étonnait de lui voir montrer aussi peu de ressentiment du mot si dur qu'il avait laissé échapper, et dont elle avait paru mortellement frappée.

II.

— Ah! dit Tony Vatinel en s'en allant avec Robert Dimeux, que je l'aimais bien mieux avec sa simple robe gris-foncé — lorsque nous étions à Trouville! — Tant que tu ne préféreras à la Clotilde de Paris que la Clotilde de Trouville, il ne faut pas te flatter d'être extrêmement bien guéri de ton amour. Je crois même devoir t'avertir que c'est un symptôme assez fâcheux. — Et qui t'a dit, Robert, que je voulais guérir de mon amour? Pourquoi ne me proposes-tu pas de me guérir de mon cœur? de me guérir de ma vie? J'ai perdu Clotilde; elle ne peut être à moi; — et d'ailleurs ce qu'elle est aujourd'hui, ce n'est plus Clotilde. — J'ai perdu Clotilde, laisse-moi mon amour! — Tu me donnes du reste une preuve de ce que je t'ai dit, bien satisfaisante pour l'amour-propre d'un philosophe. L'objet de ton amour est si bien une femme de ton invention, que tu as besoin qu'elle soit à un certain éloignement. A peine es-tu auprès d'elle que tu te mets à l'adorer à soixante lieues et à un an de distance. — L'amour est comme un de ces petits jardins de quelques toises carrées que l'on a sillonnés d'allées, de détours et de labyrinthes. Si on le traversait droit, il y aurait à faire de trois à cinq pas; mais, grâce aux circonvolutions que l'on est obligé de faire entre les petits défilés bordés de buis, grâce aux fréquents retours sur ses pas, on fait huit ou dix lieues sur quatre toises. — Il y avait autrefois une manière de faire un pèlerinage à Jérusalem, qui consistait à faire deux pas en avant et un en arrière; — tu as trouvé encore mieux que cela. Tu fais deux pas en avant et au moins deux en arrière; tu fais tomber la dernière allée du labyrinthe dans la première, de telle façon que les circuits sont toujours à recommencer sans qu'il soit jamais possible d'arriver au mur. Voyons, Tony, penses-tu consacrer toute ta vie à un semblable exercice? tu as reçu de la nature de belles facultés; ne penses-tu pas à te distinguer, à te faire un nom, à devenir quelque chose? — Pfff! répondit Tony.

III.

Il est quelques personnes auxquelles peut-être la réponse pleine de sens et de sagacité par laquelle Tony Vatinel termine le chapitre précédent peut sembler manquer de quelque clarté. — Nous traduirons donc par nos propres impressions le *pfff* de Tony Vatinel; car, pour nous, ce *pfff* est encore un de ces mots qui en disent plus qu'ils ne sont gros.

Les honneurs que l'on rend aux hommes distingués ne sont qu'une amorce pour faire faire à de bonnes gens crédules certaines corvées sociales qu'il est plus commode d'admirer que de faire soi-même. Et encore leur fait-on payer les vertus et les belles actions comptant, et remet-on les honneurs à l'époque de leur mort. On s'occupe volontiers en France de rendre des honneurs aux grands hommes morts on

Un de ses amis, voyant son air, disait : — Il paraît qu'on en dit de dures à Charles.

dépense pour leur tombe un argent qui leur eût été fort utile pendant leur vie, et qui leur eût peut-être évité le désagrément d'une immortalité prématurée. Cela vient peut-être de ce qu'on aime également beaucoup à enterrer les grands hommes, et que leur mort semble toujours être la plus belle action de leur vie, ou du moins celle dont on leur sait le plus de gré, tant on manifeste alors une recrudescence d'enthousiasme et d'admiration.

Une seule chose m'étonne, c'est qu'on n'ait pas encore jusqu'ici imaginé de les enterrer vivants; c'est une idée que je n'émets qu'avec une grande timidité : beaucoup peuvent la trouver séduisante et chercher à l'appliquer. Cicéron disait : — Il n'y a, en fait de religion, qu'une absurdité que les hommes n'aient pas encore inventée, c'est de manger leur Dieu.

On a depuis profité de l'avis. Je serais réellement fâché d'être cause qu'on enterrât vifs M. Rossini ou M. Hugo. Je crois que la France produit trop de grands hommes pour sa consommation, et qu'elle craint d'être consommée par eux; elle en fait tant qu'elle peut l'exportation.

Mais aucune époque, autant que celle-ci peut-être, ne s'est montrée empressée d'en finir avec les grands hommes; aucune n'a si vite et si légèrement décerné l'immortalité aux vivants. On voudrait faire des dieux à la manière des gardes prétoriennes quand elles se défaisaient d'un empereur dont on commandait d'avance l'apothéose. A peine un homme aujourd'hui a-t-il fait deux romances, ou manifesté, par un commencement d'exécution, l'intention de faire un vaudeville, qu'on fait son buste, sa statuette, sa biographie : toutes choses autrefois à l'usage des morts. On l'immortalise d'avance et en effigie, et, quand il est mort une bonne fois, on n'a plus qu'à l'enterrer. Ou plutôt, de ce moment, on se plaît à le considérer comme mort et enterré; ses fossoyeurs prennent sa place : chacun à son tour.

M. David, qui a fait un fronton pour le Panthéon, y a taillé dans la pierre de futurs grands hommes. C'est une remarquable fatuité aux yeux des étrangers de leur montrer ainsi, dans ce temple consacré à nos grands hommes, des grands hommes jusques au dehors, jusque sur les toits, un débordement de grands hommes qui n'ont pas pu tenir dans le temple.

Peut-être, si l'on fait des temples aux grands hommes, serait-il bon de fixer un temps où l'immortalité serait prescrite, un temps où il n'y aurait plus d'appel ni de recours en cassation. Si l'on ne déclare pas, par une bonne loi, après combien de temps un *mort* pourra s'endormir sur les deux oreilles sans se voir chicaner son immortalité, il arrivera ce qui est arrivé : que les petits hommes d'une époque jetteront à la voirie les grands hommes de l'époque précédente; que les successeurs des petits hommes ramasseront les os de leurs grands hommes; et que l'on court grand risque de se tromper d'os et de donner, dans le Panthéon, asile à quelques gredins qui ne s'y attendaient guère.

Mais quand on aura fait, et discuté, et promulgué une loi à ce sujet, qui garantira l'efficacité de cette loi, et qui empêchera de remplacer cette loi par une autre loi, comme les grands hommes par d'autres grands hommes? car il n'est pas d'époque qui n'ait un demi-quarteron de grands hommes, qu'elle ne soit pas fâchée de mettre sous des marbres assez lourds pour qu'ils ne puissent se relever. C'est, du reste, le secret des riches tombeaux que font les héritiers à ceux dont ils héritent. Sérieusement, à propos du Panthéon, il faut avouer qu'il n'est rien d'aussi ridiculement barbare que le changement de destination des édifices. Les gens qui font de telles choses semblent toujours chercher à faire croire à la postérité que l'histoire commence à eux, et que ce qui a précédé ne vaut pas la peine d'être conservé. Les monuments, ces masses de pierres, sont semés dans le temps par les hommes qui passent, comme les cailloux que le petit Poucet, des contes de Perrault, semait sur la route qu'il voulait retrouver. Seulement, c'est à ceux qui viendront après que ces masses de pierres doivent servir de guides pour leurs investigations dans l'histoire des mœurs et des arts. Il y a dans le cabinet des figures de cire un enfant vêtu richement avec un cordon bleu en bandoulière. Le démonstrateur l'a donné successivement et selon les circonstances comme le roi de Rome, le duc de Bordeaux, le duc de Montpensier, le comte de Paris. Il y a encore une indus-

M. Arthur de Sommery.

trie qui consiste à afficher sur les murs un morceau de papier sur lequel on lit :

TELLE RUE, TEL NUMÉRO,
ON DÉGAGE LES EFFETS DU MONT-DE-PIÉTÉ,
POUR EN PROCURER LA VENTE.

Il paraît que l'industrie est bonne, car la concurrence est ardente. Voici ce que quelques-uns ont imaginé : comme le métier est indentiquement le même, ils collent seulement sur l'adresse du rival une bande de papier, contenant leur propre adresse, et ils trouvent à cela un triple avantage. Ils sont annoncés, le concurrent ne l'est plus, et ils diminuent leurs frais d'impression et de papier en les lui faisant payer.

C'est précisément ce que font les grands hommes du présent avec les grands hommes du passé. Voilà à peu près ce que voulait dire le